

Violaine Schwartz

Le Vent dans la bouche

**VIOLAINÉ
SCHWARTZ**

P.O.L

Extrait de la publication

Le Vent dans la bouche

DU MÊME AUTEUR

La Tête en arrière, P.O.L, 2010

Violaine Schwartz

Le Vent dans la bouche

Roman

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2013
ISBN : 978-2-8180-1782-1
www.pol-editeur.com

Pour Pierre

Fermez vos gueules, j'ouvre la mienne !

Oui, je dirai ça, debout sur l'estrade face à la foule emmitouflée, je commencerai comme ça, et en avant la musique ! *C'est la java bleue, la java la plus belle, celle qui ensorcelle et que l'on chante les yeux dans –*

J'ai cinquante-six ans, sur une estrade improvisée avec les moyens du bord, des caisses de savon trouvées là et empilées les unes sur les autres au coin de la rue des Abbesses et de la rue Lepic, je chante mes succès de toujours, le cheveu en bataille, la chemise en vrac, le trou de texte me hante

comme un cauchemar, je répète ces phrases depuis tant d'années que je ne sais plus ce qu'elles racontent.

Non.

J'ai quarante-trois ans, bientôt quarante-quatre. Je ne chante pas dans mon lit, j'essaie de dormir, mais il y a trop à faire, trop à penser. L'anniversaire de sa mort se rapproche. C'est le moment ou jamais, Monsieur le Président, tenez-vous prêt. Moi, je suis prête. J'attends depuis si longtemps. Elle reviendra dans toutes les mémoires, grâce à moi. Je ferai un discours magnifique. Fermez vos gueules, j'ouvre la mienne!

Oui.

Le vent sifflera dans mon micro, couvrira quelques mots mais je continuerai sans me défaire et je raconterai tout depuis le début. Mon combat de chaque jour pour la sortir de l'oubli. Les lettres, les

recherches sans fin, et mes brouillons qui s'entassent en désordre jusqu'au plafond de ma chambre, sa vie cent fois revécue par moi, j'ai un an, j'ai dix ans, j'ai cent ans, en phrases cent fois recommencées cent fois, je parlerai comme un livre enfin terminé : il était une fois une reine ensevelie loin de tout, au fond d'une ville où nul ne va jamais, une ville aux portes de Paris pourtant, où s'entassent plusieurs milliers de personnes dans l'indifférence générale – Non, plusieurs millions, mais combien? J'ai déjà plusieurs fois essayé de compter, je n'en ai pas vu le bout, j'ai mélangé les chiffres, je me suis prise dans la rouille. Des gens de partout entassés dans l'oubli, sous les mots dévorés par la pierre, et mes yeux qui s'affolent sous les arbres centenaires. Mais aujourd'hui enfin c'est de l'histoire ancienne, la mémoire reprend le dessus, puisque vous formez cortèges

autour de moi, c'est magnifique, et même Monsieur le Président a fait le déplacement, malgré le froid, le voilà à mes côtés – tonnerre d'applaudissements, grappes de journalistes, flashes des photographes du monde entier. Un moment historique. La première fois que je me suis aventurée ici, il y a bientôt vingt ans, c'était autre chose, croyez-moi. Pas un être vivant à l'horizon dans le silence figé, pas une mouche. Rien que sa voix en boucle à l'intérieur de mon crâne et mes pas tordus sur les pavés disjoints. Un désert. 107 hectares de désert, et tout au fond, un mur, couvert de lierre, à peine visible. J'ai couru au bout de mon souffle. J'ai fini par trouver une sortie. Il y en a quatre, dont deux qui ne servent que les jours de fête, mais à l'époque j'ignorais tout ça. Je suis passée de l'autre côté, je me suis retrouvée dans la puanteur du périphérique, vivante à l'heure de la sortie

des bureaux, suspendue sur le pont au-dessus du flot des voitures, les mains rivées au parapet, les phalanges blanches de tant s'agripper au rebord, vivante parmi les vivants filant dans les voitures en contrebas, avec le cœur battant et toujours ce sempiternel bout de chanson qui me labourait la tête depuis des jours et des semaines *C'est la java bleue, la java la plus belle, c'est qui m'ensorcelle et que l'on* – Cinq six notes de musique et des éclats de sa voix, comme des bouts de verre coincés dans mon oreille. Il fallait que je la trouve, je me disais, alors le silence reviendrait. C'était comme un appel, il fallait y répondre, comme un appel au secours.

Sors-moi de ce trou au fond de nulle part!

Oui, je suis là, me voilà, j'arrive!

Mais dans le labyrinthe des allées ce jour-là, trop de vide, trop de rouille, trop

de noms, trop de morts, trop de croix, trop de chemins, je n'ai pas su où la trouver. Il a fallu que j'y retourne la semaine d'après. Et celle d'après encore. Il a fallu que j'achète un plan pour la repérer parmi tous les autres. Maintenant je connais le chemin les yeux fermés. Je suis la présidente de l'association et j'y vais tous les jours. J'assure la permanence, et je nettoie la dalle, et je m'occupe des fleurs, et je rédige encore et encore son histoire, le livre sur elle, et j'envoie des lettres au Président, tous les jours, c'est moi qui fais tout dans cette association, un travail de titan, mais rien n'avance, tous mes gestes s'enlisent dans le vague de mon lit, et elle me chante sans arrêt à l'intérieur. Bombardement de notes dans le cortex. Si c'est pas *La Java bleue* c'est *J'ai l'cafard* ou *La Coco* ou *Sans lendemain*, une chanson chasse l'autre et ça revient au même. J'ai tout essayé, les comprimés, l'eau glacée

sur le visage, les tisanes calmantes, ça n'a fait que s'aggraver. Maintenant je passe outre et j'avance au travers. Par contre, je ne me perds plus, jamais, car j'ai le plan des avenues tatoué dans la tête, et la nuit quand je n'arrive pas à dormir, je ne sais pas vous mais moi c'est très fréquent, je finis par m'endormir un peu sans doute au bout du bout, quand le jour passe au travers de mon rideau, quand les motifs géométriques du tissu s'éclairent et forment un labyrinthe dans lequel je m'enfonce par l'avenue des Érables-Pourpres qui part de l'avenue des Petits-Ponts, 149^e-150^e divisions, qui croise l'avenue des Acacias-de-Besson, fontaine, qui croise l'avenue des Frênes qui croise l'avenue des Négondos, ce sont des érables d'Amérique du Nord aux feuilles panachées de blanc – je dirai je me dis – car quelqu'un pourrait avoir l'idée mauvaise de m'interrompre en plein

discours : euh des négondos, c'est quoi? Et je ne dois pas dire : je ne sais pas, jamais, il faut parer à toute éventualité, envisager tous les pièges, anticiper en permanence, car si je montre une faille, ils en profiteront immédiatement, ils remettront tout en cause, et mes années de travail n'aboutiront à rien, et la vérité tombera dans le trou, comme la mémoire de ce pays, or je suis là, debout en plein vent, en ce matin d'hiver, pour réparer les mémoires trouées, je suis la Présidente à côté du Président, donc je ne défaille pas à l'ombre des grands négondos, et je continue à descendre plein ouest l'avenue des Érables-Pourpres qui croise l'avenue des Acacias-Communs qui croise l'avenue transversale, fontaine, qui croise l'avenue des Érables-Planes qui croise l'avenue des Platanes, fontaine, qui croise l'avenue des Mûriers-Blancs, locaux techniques, ossuaire, oui ossuaire –

Non.

Je mélange tout dans le noir de ma chambre. L'ossuaire a été supprimé pour des questions d'hygiène, l'ossuaire c'était avant, ce n'est plus d'actualité. Tout change en permanence, et sans prévenir. Sauf elle là-bas au fond, et moi ici devant, donc vite je tournerai le dos à l'ossuaire, pour prendre à gauche l'avenue des Sycomores, puis à droite l'avenue de la Zone qui croise l'avenue des Tilleuls-de-Hollande qui croise l'avenue des Marronniers-d'Inde, fontaine, divisions militaires, qui croise l'avenue des Érables, qui n'est pas la même que celle des Érables-Planes, attention piège! C'en est truffé par ici. Tout est fait pour décourager le visiteur. Quand visiteur il y a. Si visiteur on peut dire. Il y a des érables planes et des érables pourpres et des érables tout court et des négondos aussi et des sycomores encore qui sont

aussi des érables, beaucoup d'érables donc, mais les arbres ne sont pas à proprement parler mon sujet, même si j'ai fini par les aimer à force. C'est juste pour que vous me suiviez pas à pas, sans remettre en cause mon savoir ni mon sens de l'orientation, que vous me suiviez dans les bruits des corbeaux, dans les débris des pensées porcelaine, les yeux fermés, suivez-moi, au cœur de la forêt profonde, dans les étendues noires, les traînées de boue, oui suivez-moi sans crainte, et je tendrai mes mains vers eux, en un beau geste théâtral, je ferai comme si je les ramenait tous à moi, dans mon giron, mains croisées sur la poitrine, bien au chaud, comme sur la photo de 1923 à l'Olympia, les mains parfaitement découpées sur la robe noire, le visage très pâle, la frange de toujours, vous vous souvenez ?

Bien sûr que non.

C'est pour ça que je suis là et que je m'échine sans relâche. Personne ne se souvient de rien. Nous en étions à l'orée de l'avenue des Érables tout court qui croise l'avenue des Vernis, fontaine, qui croise l'avenue des Noisetiers-de-Byzance à gauche toute, je suis maintenant au bord de mon rideau, les motifs me brûlent les yeux, les couleurs crépitent jusqu'à l'angle de l'avenue des Noyers-d'Amérique, 23^e division, 12^e rang, 10^e emplacement, c'est là. Tout à fait là. Nous y voilà. Vous l'entendez?

Dans la tristesse et la nuit qui revient, je reste seule, isolée, sans soutien, sans nulle entrave mais sans amour comme une épave mon cœur est lourd – Oui, trop lourd. Je me noie dans ce lit trop grand depuis qu'il est parti comme ça clac un matin me laissant seule sur le carreau, et maintenant tous les jours se ressemblent et toutes les nuits ont les mêmes motifs géométriques, et dans

le frigidaire, il n'y a que des choses périmées, une tomate moussue tachée de noir, que du rance. Reviens Maurice putain reviens! Je vire comme du lait caillé, j'ai des taches qui poussent dans les plis de la peau et toi tu t'appelles Maurice. Maintenant tu t'appelles Maurice. C'est tout ce que tu mérites. Parfois même Chevalier. Maurice Chevalier. Même sourire idiot. Même lâcheté. La peur de vivre en travers du visage. Mains moites. Gestes comptés. Radinerie. Parfois, j'ai l'air de m'égarer mais je ne m'égare jamais. Je ne m'égare plus jamais. C'est terminé. Car maintenant je sais ce que j'ai à faire. Je connais les 107 hectares de là-bas aussi bien que le rideau de ma chambre et chaque matin j'ai une raison d'ouvrir ma fenêtre sur une nouvelle journée à commencer qui est aussi une nouvelle lettre à écrire à Monsieur le Président. Chaque matin, je suis fidèle au

Achévé d'imprimer sur Roto-Page
en février 2013
par l'Imprimerie Floch à Mayenne
N° d'éditeur : 2318 – N° d'édition : 250 406
N° d'imprimeur : XXXX
Dépôt légal : mars 2013

Imprimé en France



Violaine Schwartz
Le Vent dans la bouche

Cette édition électronique du livre
Le Vent dans la bouche de VIOLAINE SCHWARTZ
a été réalisée le 25 février 2013 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en février 2013
par l'Imprimerie Floch à Mayenne
(ISBN : 9782818017821 - Numéro d'édition : 250406).
Code Sodis : N54938 - ISBN : 9782818017845
Numéro d'édition : 250408.